

## Mai 68 dans l'œuvre de Michel Clouscard

Par Aymeric Monville

---

Le terme « Mai 68 » présente aujourd'hui dans l'imaginaire collectif une profonde disjonction entre le signe et le sens. D'où l'intérêt de relire un penseur dont l'œuvre complète, actuellement en cours de réédition, prend corps à partir de cet événement, et s'attache à le replacer dans l'évolution macroéconomique. La société issue de Mai repose, selon Michel Clouscard (philosophe et sociologue français né en 1928), sur un compromis : la permissivité envers le consommateur s'avère l'ombre portée d'une répression contre le producteur. Cet état du conflit social est appelé par Clouscard « capitalisme de la séduction » ou encore « libéralisme libertaire ».

### Le libéralisme libertaire

Critique du libéralisme libertaire, republié en 2006 dans une version actualisée [Michel Clouscard, *Critique du libéralisme libertaire*, Editions Delga, Paris, 2006. Titre original de l'ouvrage : *Rousseau ou Sartre*, Editions Sociales, Paris 1983], est la somme philosophique de Michel Clouscard couronnant une dizaine de livres consacrés au sujet. Michel Clouscard est le premier à avoir employé le terme « *libéral (donc libertaire)* » dès 1973, dans *Néo-fascisme et idéologie du désir* [Michel Clouscard, *Néo-fascisme et idéologie du désir*, Denoël, Paris 1973, p.15. Républié en 2008 aux Editions Delga] Il est aussi le premier – et le seul jusqu'à présent – à en avoir formulé le concept. Dans *Critique du libéralisme libertaire*, il s'est attaché, à en reconstituer la genèse, de la bourgeoisie pré-révolutionnaire aux Trente Glorieuses et aux « Trente Honteuses ». Enoncer le principe fondateur de ce libéralisme libertaire, c'est pour Clouscard débusquer la « *bête sauvage* » [Titre d'un ouvrage de Clouscard, paru aux Editions Sociales, et désignation par Hegel de l'argent, de la société civile, du libéralisme] en sa ruse fondamentale : se camoufler en son contraire, se proposer comme progressisme. C'est qu'effectivement le libéralisme va de l'avant. Il dénonce avec ironie le réactionnaire qui veut restaurer. Il peut alors revendiquer, récupérer ce que le socialisme, prétendument condamné au stalinisme, aurait manqué.

Aujourd'hui, nous pouvons nous réjouir de la soudaine fécondité dans les médias d'une problématique identifiant pouvoir capitaliste et discours libertaire, même s'il a fallu plus d'une génération pour qu'elle se développât. Mais pour bien comprendre Clouscard, il faut éviter deux contre-sens.

D'une part le libéralisme libertaire ne tombe pas du ciel, sous l'effet d'une décision morale ou d'on ne sait quel coup de sang de l'éternelle jeunesse, mais découle de l'évolution même du mode de production. Le libertaire « *témoigne d'un saut qualitatif des quantités accumulées qui, à un certain moment, accèdent à une systématique, à une structure libertaire de la société. Autrement dit, cette nature sociale libertaire ne fait qu'accomplir le mode de production libéral. Celui-ci achève son parcours comme libéralisme libertaire. (...) Avec le libertaire, le libéralisme accomplit son concept.* » [Critique du libéralisme libertaire, Editions Delga, 2006, p.176]

D'autre part, le « *libéralisme libertaire* » selon Clouscard n'est pas libertaire pour tous et tout le temps. C'est au contraire une stratégie qui permet l'engendrement réciproque du permissif et du répressif, la mise en place d'un système qui se présente, comme dit Clouscard, avec cette exhaustivité elliptique que nous retrouvons souvent sous sa plume, comme « *permissif sur le consommateur et répressif sur le producteur* » [cf. Michel Clouscard, *Les Métamorphoses de la lutte des classes*, Editions Le Temps des Cerises, 1996, thèse 4, p.19], un système où, ajoute-t-il, « *tout est permis, mais rien n'est possible* ». Cette répression sur le producteur s'accompagne également d'un non-dit idéologique : la négation de la production. L'œuvre de Clouscard ne saurait donc être lue sans son projet de revalorisation complète de la praxis.

### **Clouscard : mode d'emploi**

On ne trouvera pas chez Michel Clouscard un compte-rendu exhaustif des événements de mai-juin 68, travail qui correspondrait, *mutatis mutandis*, à *La Guerre civile en France* pour la Commune de Paris. En la matière, Clouscard partage les analyses qui allaient de soi en milieu communiste, du moins à l'époque, et qu'il serait superflu de rappeler ici, n'était l'acharnement de la plupart des médias à effacer la dimension ouvrière des événements. Pour comprendre ou se remémorer dans les grandes lignes le contexte intellectuel général dans lequel s'inscrit Clouscard, nous invitons les lecteurs à consulter l'article de Michel Simon paru par *La Nouvelle Critique* et que republie aujourd'hui *La Pensée*. [Michel Simon, « *Mai-Juin 1968, Deux mois de luttes des classes en France* », in *La Nouvelle Critique* n°197, sept. 1968] Il s'agit d'un des documents les plus informés pour l'époque, et toujours éclairant aujourd'hui. C'est « *avec des yeux désabusés* » que Simon appelle à regarder l'événement, sans céder aux sirènes d'un gauchisme jouant alors sur l'impatience et l'ignorance. La situation n'est pas révolutionnaire, mais l'occasion d'un grand front antimonopoliste de la nation française.

Certains passages auraient pu d'ailleurs se retrouver sous la plume de Clouscard : « *En un sens, la tactique des communistes en mai et juin repose sur la critique d'une illusion : celle d'une crise révolutionnaire. (...) Dans ces couches [intermédiaires], une minorité s'est crue frustrée d'une révolution d'autant plus impatiemment désirée qu'il semblait cette fois qu'elle dût être la sienne : une révolution "libertaire", entendons petite-bourgeoise.* »

Ce qui est propre à Clouscard, c'est sans doute son analyse de la société issue de Mai, et notamment les impacts idéologiques de l'événement. Le recul que prend Clouscard – puisque sa réflexion sur Mai 68 s'étend de 1973 à nos jours – lui permet d'expliquer Mai 68 par l'évolution du capitalisme monopoliste d'Etat [Pour l'analyse du concept, cf. notamment les thèses de Paul Boccara in *Étude sur le capitalisme monopoliste d'État, sa crise et son issue*, Editions Sociales, 1974], et particulièrement les conséquences du plan Marshall. Bien entendu il ne s'agit pas de ramener tout Mai 68 à un monocalisme du système économique, mais il faut mesurer le poids des transformations du capitalisme à cette époque sur l'idéologie soixante-huitarde. Cela et seulement cela peut expliquer comment Mai 68, malgré ses avancées sociales importantes, doit nous inciter à un bilan sans complaisance : en effet Mai constitue une césure annonciatrice du déclin des deux grandes forces de la Résistance et le retour en grâce de l'atlantisme, de Giscard à Mitterrand.

On peut trouver chez d'autres auteurs certaines analyses sur l'influence du plan

Marshall sur les mœurs françaises, notamment via l'importation du « management », chez Luc Boltanski par exemple [Luc Boltanski, « *America America... Le plan Marshall et l'importation du "management"* », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1981, vol. 38, n°1, p. 19-41]. Mais Clouscard est à notre connaissance le seul penseur à relier Mai 68 à l'arrivée d'un néo-capitalisme, nouveau modèle de gestion qui ne repose plus sur l'épargne de la pénurie mais sur un consumérisme réservé à une partie de la population. Clouscard est aussi le seul à avoir fait de Mai 68 un événement matriciel dans son œuvre, permettant une redistribution complète des champs d'investigation en un projet systématique :

- Historique : comprendre que la révolution des mœurs de 68 sert aussi d'avant-scène à une évolution décisive qui vient de s'opérer dans les rapports de production depuis la Libération. Donc comprendre la fin actuelle du mouvement historique inauguré en Mai 68.
- Politique : établir la connexion intime entre le néo-gauchisme (celui des années 60) et le bon vieux conservatisme dans ses attributs les plus inquiétants.
- Philosophique : réinscrire la libido individuelle dans le procès de production.
- Méthodologique : saisir l'évolution du concept d'idéologie : du simple discours au dressage comportemental.
- Stratégique : penser une morale révolutionnaire qui articule, nécessairement, production et consommation.

### **Marshall nous voilà : d'une prétendue « société de consommation »**

Le point commun entre pro et anti 68, dans l'opposition spéculaire entre le « pouvoir » et les gauchistes que valorisent les médias dominants, réside leur croyance indiscutée dans la « société de consommation » perçue comme « société d'abondance ». C'est par là que Michel Clouscard attaque dès 1973, avec *Néo-fascisme et idéologie du désir*, ouvrage republié aujourd'hui pour les quarante ans de Mai 68.[Editions Delga, 2008]

Il s'oppose ainsi à la ritournelle marcusienne qui va dominer cette époque : la classe ouvrière se serait vendue pour un plat de lentilles, ses conquêtes sociales relèveraient de l'« embourgeoisement ». Discours qui permet de conférer, en retour, au consommateur libertaire de la middle-class un statut narcissique « révolutionnaire », et ceci au détriment du prolétaire qui aurait trahi en s'intégrant au « système ».

Dans une analyse devenue classique, Clouscard démontre que les Trente Glorieuses n'ont fait accéder la classe ouvrière qu'aux biens d'équipement nécessaires au procès de production (voiture, frigo etc.), et non à la consommation libidinale, ludique, marginale qui est l'apanage de la bourgeoisie et en partie des nouvelles couches moyennes, par ailleurs de plus en plus salariées. On peut dans certains milieux voir une classe sociale consommer, mais on n'a jamais vu de « société de consommation ». Si les travailleurs avaient accès aux biens qu'ils produisent, dit Clouscard, nous serions déjà dans le socialisme ! Le désir comme abstraction coupée de la production relève de la propagande fantasmagorique. La libidinalité que propose Marcuse « *n'est que le genre de vie des parvenus du nouveau système de profit.* »

La seule « morale politique » viable pour Michel Clouscard s'articule autour de ce couple. Elle ne procède pas d'un dogmatisme ou d'un devoir-être abstrait : elle est liée à la production. « *Tu ne consommeras pas plus que tu ne produis* ». Avec Michel Clouscard, la lutte des classes refait ainsi son retour dans la philosophie par la

grande porte.

En recentrant la problématique éthique autour de la production, l'un des grands mérites de Clouscard est également d'avoir anticipé, quarante ans avant le chantage à la « décroissance », le rôle du discours « écolo » dans la stratégie capitaliste. C'est, et ce sera de plus en plus, pour « défendre l'environnement » qu'on délocalisera les industries vers les pays à bas salaires. Clouscard rappelait opportunément aux ancêtres des « décroissants », les idéologues du Club de Rome, qui agitaient déjà les peurs millénaristes pour mieux justifier les privilèges de la bourgeoisie, que nous ne consommons évidemment pas plus que ce que nous produisons. Que la conduite des firmes fasse courir par endroits des risques environnementaux, c'est bien possible, mais cela justifie d'autant plus une économie organisée, rationnelle, démocratique et socialiste. C'est le capitalisme qu'il faut restreindre, et non la production.

### **Idéologie ou « dressage » ?**

L'initiation mondaine à la nouvelle civilisation marchande, le système de dressage anthropologique au capitalisme du plan Marshall et des « Trente glorieuses » au travers du moment clef de Mai 68 : voilà ce que s'emploie à décrire *Le Capitalisme de la séduction*, le livre le plus connu de Clouscard. Tâche ambitieuse puisqu'il s'agit aussi, au-delà de la description contextuelle, de montrer comment l'idéologie conditionne la sensibilité. L'idéologie soixante-huitarde a également obligé Clouscard à repenser à fond l'influence de l'idéologie comme dressage anthropologique à la consommation « *libidinale, ludique, marginale* » propre au néo-capitalisme. L'œuvre de Clouscard se caractérise en ce domaine par une double ambition : 1) faire la généalogie critique de l'idéologie ; 2) mettre à jour les déterminations anthropologiques qui y conduisent.

Il s'agit de « *proposer le système des déterminations anthropologiques qui permettra de reconstituer tout le parcours de la phénoménologie de classe, les essentielles figures de la dialectique de l'être et de l'avoir* » [*Critique du libéralisme libertaire*, cit., p.110]. Clouscard propose une phénoménologie de l'idéologie, un marxisme qui creuse les rapports de production à l'écoute de l'intersubjectivité. De par son ambition, cette critique de l'idéologie n'a d'équivalent au XXe siècle que la Destruction de la raison de Georg Lukács qui, avec Michel Clouscard, sans doute l'un des penseurs marxistes les plus occultés de l'après-guerre ; à ceci près que Clouscard ajoute à la critique lukácsienne les médiations anthropologiques qui lui manquaient. Par exemple l'articulation du romanesque et du positivisme, le positivisme ne pouvant se constituer sans l'imaginaire du romanesque bourgeois. [*Critique du libéralisme libertaire*, cit., p.88 et suiv. ]

Il ne s'agit pas d'un « enrichissement » du marxisme, mais plutôt d'une application, au sens mathématique, de potentialités déjà présentes chez l'auteur du Capital. « *L'idéologie joue aux quatre coins et balise l'inconscient de ses signes. Tout est quadrillé. L'idéologie "s'appelle nuance". Elle est multiple, omniprésente. Elle est l'existant même de la bourgeoisie. Quelle pauvre ruse de vouloir réduire l'idéologie au discours constitué, officiel (auquel personne ne croit plus !). L'idéologie est la pratique des mœurs selon ses quatre relais : la publicité, le décervelage, la mondanité, le néo-fascisme culturel.* »

Pour contrer la négation idéologique de la production, soit du devenir historique,

Clouscard rétablit la praxis comme « *inconscient de l'inconscient* » que le seul usage de l'inconscient psychanalytique a pour fonction de cacher, et oppose à la « *donation de sens selon l'antéprédicatif* » et « *selon le signifiant* » opérée par structuralistes, existentialistes ou encore lacaniens une « *donation de sens selon la praxis* ». Cette reconsidération critique des schémas freudiens s'avère d'autant plus nécessaire que c'est, selon Clouscard, le « *freudo-marxisme* », « *pure fonction idéologique aux alibis freudiens et marxistes* », qui sert précisément de justification idéologique à la conquête des nouveaux marchés et le modèle de la nouvelle consommation transgressive. Mais ne nous y trompons pas : Freud et Marx restent des références essentielles pour Clouscard en tant que penseurs les plus importants de la déterminabilité, ceux qui, à l'époque moderne, continuent le projet spinozien : « *la liberté est l'intellection de la nécessité* » à rebours du fantasme de l'autonomie absolue prônée par les mauvais disciples de Freud qui abondaient en 68. C'est sous ce rapport qu'on peut à bon droit considérer Clouscard comme l'un des premiers freudo-marxistes conséquents.

### **De la sociologie à la satire**

C'est aussi dans *Le capitalisme de la séduction* qu'on trouve un bilan complet de la société post-soixante-huitarde.

A l'époque où *Le Capitalisme de la séduction* est sorti pour la première fois, en 1981 aux Editions Sociales, ce décryptage du système de rituels initiatiques à cette nouvelle société (flipper, juke-box, poster, jeans, cheveux longs, hasch, moto, rock) est apparu comme un évènement. On sortait alors à peine du structuralisme et les « sciences humaines » ne semblaient s'intéresser qu'aux rituels initiatiques des seuls Bororos (passionnants au demeurant). S'il conviendrait certes d'actualiser quelque peu ces rituels, convenons que le *Zeitgeist*, l'inconscient collectif n'a, quant à lui, pas changé. La gamme de « *l'innocence contestataire* » s'est tout au plus étoffée.

Ce que décrit Clouscard, c'est le « stade suprême » de l'aliénation ; il veut montrer « *comment l'innocence des premiers émois a pu en venir à l'actuelle social-démocratie libertaire. Autrement dit, comment le désir et l'imaginaire ont accédé au pouvoir culturel, pouvoir devenu ministériel.* » Il revient aussi à sa manière à un projet entamé par Henri Lefebvre, une analyse critique de la vie quotidienne, que les marxistes avaient jusqu'à présent plutôt négligée.

Alors que la sociologie progressiste se contentait de creuser certaines tendances lourdes (reproduction des élites, domination masculine, capital culturel de la bourgeoisie), Clouscard montrait ce qu'il y avait précisément de nouveau dans l'évolution du capitalisme. Avec la Guerre froide, et les nouveaux « *marchés du désir* », nécessaires pour sauver le capitalisme de la crise, c'est un nouveau stade du capitalisme qui se met en place, le « stade suprême » de l'impérialisme, la colonisation systématique des âmes. L'esprit du capitalisme n'en est plus à l'austérité pénitentielle, mais au jésuitisme de la séduction.

Cette critique clouscardienne des mœurs a suscité bien des incompréhensions, notamment sur la question de la pilule et de l'avortement, alors que Clouscard les considère bien sûr comme de grandes avancées sociales et morales, ne condamnant que la récupération qu'en tire le néo-capitalisme. Il va de soi que Michel Clouscard ne condamne stricto sensu que l'idéologie qui pourra imposer l'évacuation du social au

profit du sociétal, mais il salue bien entendu le mouvement mis en œuvre par les travailleurs visant à déboucher sur d'indéniables avancées tant sur le plan économique que sur celui des mœurs. Son analyse des mœurs est donc tout le contraire d'une moralisation.

De même que le Capital est une critique de l'économie politique, le Capitalisme de la séduction est une critique de la raison sociologique. Certes Clouscard était lui-même professeur de sociologie (à Poitiers) puisque, à l'époque, les marxistes trouvaient encore dans la sociologie universitaire un refuge, mais cela ne l'a pas empêché pas d'être sans complaisances pour ses confrères. Jugez plutôt :

*« Nous n'avons entrepris ni un travail de sociologue ni un travail d'expert. Rappelons que nous cherchons à définir les figures phénoménologiques de l'initiation mondaine à la civilisation capitaliste. Aussi que l'honnête homme n'attende pas de nous le discours culturel que justement nous cherchons à dénoncer. C'est-à-dire les spéculations du sociologisme et de l'expertisme. Car à expert contre-expert et à sondage contre-sondage. Nous récusons cette culture scientifique et empirique qui a fonction d'alimenter le confusionnisme de l'idéologie. »* [ Michel Clouscard, *Le Capitalisme de la séduction*, Editions Delga, Paris 2007, p. 154. 1ère éd. Editions Sociales, 1981]

Cette critique des cadres idéologiques de la recherche suscite bien souvent l'incompréhension, voire la censure d'une sociologie officielle, quantitative, et croyant encore pouvoir *« traiter les faits sociaux comme des choses »*.

Clouscard, professeur de sociologie à l'université de Poitiers, auteur d'une dizaine d'ouvrages, salués tant par le grand public (*Le Capitalisme de la séduction* s'est vendu à 20 000 exemplaires) que par des personnalités, même extérieures au parti, comme Jean-Paul Sartre [*« La méthode suivie met en relief des relations jusque-là inconnues ou mal établies... L'ouvrage... est au commencement de travaux qui devront être faits en commun par des groupes de chercheurs... Son grand mérite revient à indiquer les meilleures conditions pour que l'histoire se révèle concrètement pour ce qu'elle est : une totalisation en cours. »* (compte-rendu de *L'Être et le code* par Sartre. Cité in 2e de couverture du *Capitalisme de la séduction*, Editions Sociales, 1981 ) ou Vladimir Jankélévitch [*« Je suis fasciné par la rigueur de l'analyse qui vous permet de démonter les mécanismes de la récupération capitaliste... »* (Jankélévitch à propos du *Frivole et le Sérieux*) *« Le Capitalisme de la séduction est un chef-d'œuvre. L'acuité de la critique sociale, la profondeur et le sérieux de la pensée morale, sans compter le style, toujours incisif ou percutant selon les cas, vont bien au-delà de cette espèce de journalisme philosophique qui tient lieu de philosophie à nos contemporains. Merci de m'avoir envoyé ce livre lucide et salutaire. »* Lettre à l'auteur datée du 16 octobre 1981. La correspondance de Clouscard n'est malheureusement pas encore publiée] sera littéralement expulsé du corpus universitaire. Destin qu'il partage d'ailleurs avec son maître et ami, Lucien Goldmann qui – et c'est un comble – s'était pourtant appliqué toute sa vie à définir les conditions méthodologiques d'une sociologie de la connaissance.

Sortons donc Clouscard de notre bien ingrate alma mater et replaçons-le dans la tradition des grands penseurs de l'aliénation : Marx dévoilant le *« caractère fétiche de la marchandise »*, Lukács étudiant la *« réification »* et les conséquences de la division du travail capitaliste sur les œuvres de l'esprit, Lucien Goldmann analysant le technocratisme de la *« société capitaliste d'organisation »*[Lucien Goldmann,

*Epistémologie et philosophie politique*, Denoël, 1978].

Lisons par exemple les pages sur la maison de campagne qui servent d'épilogue au *Capitalisme de la séduction*. Pour décrire la nouvelle lutte des classes à la campagne : « retour à la terre » du hippie dans la maison de campagne de papa, et exode rural des masses paysannes, Clouscard s'y révèle également romancier – et quel romancier ! – au sens qui nous apparaît le plus complet, au sens de Balzac voulant écrire de façon irréfutable « *l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs* » [Avant-propos à la *Comédie humaine*, 1842]. Et à ce jeu, il excelle tant dans la fresque que dans le tableautin.

### **L'avenir dure longtemps**

Clouscard représente également une pierre milliaire pour comprendre l'un des enjeux majeurs du débat autour de Mai 68, celui qui tourne autour de la perception actuelle des figures intellectuelles de l'époque. Car de nombreux schémas de pensée d'aujourd'hui sont conditionnés ce qu'on a appelé la « pensée 68 ». En ce domaine également, il est regrettable que le débat médiatique impose une confrontation tout aussi spéculaire que celle évoquée précédemment entre, par exemple, le discours de Luc Ferry et Alain Renaut [Luc Ferry et Alain Renaut, *La Pensée 68*, Gallimard, 1988] et la dite « *french theory* », et ceci bien entendu au détriment de la recherche marxiste.

Il est par exemple symptomatique qu'un Alain Badiou juge nécessaire d'étayer son propos en se présentant – non sans raison d'ailleurs – comme l'héritier du « *moment philosophique français* » des années 60. L'un de ses derniers ouvrages, *Petit panthéon portatif* [*La Fabrique*, 2008], se présente comme un éloge de penseurs aussi disparates que Deleuze, Foucault, Derrida, Lacan, Sartre ou Liotard. A contrario, il est frappant de voir en quoi Clouscard s'est systématiquement opposé, au cours de toute son œuvre, à tous les penseurs précités sans exception. Qu'on n'y adhère ou pas, cette critique clouscardienne apparaît aujourd'hui comme la seule critique radicale en milieu marxiste de la « pensée 68 ». Au moment où l'appareil du parti connaissait une hésitation pluraliste amenée à être féconde (cf. les débats entre Sève, Althusser, Clouscard etc.), a contrario le discours du marxisme à l'Université s'inspirait de la plus sectaire des (contre)-« révolutions culturelles ». Cette clôture structuraliste et maoïste confère, en retour, à Michel Clouscard, l'honneur de n'avoir pas été un des classiques maîtres à penser et à vivre de ces années là !

Comprendre Clouscard, c'est comprendre aussi en quoi la « *french theory* » s'inscrit dans une évolution de l'université sans réelle solution de continuité. Mai 68, ce fut aussi, selon Clouscard, la révolte des maîtres assistants contre les professeurs, une révolte au sein d'une même classe sous des alibis révolutionnaires.

S'il est bien sûr hors de question de prononcer des interdits, a contrario un agenouillement mécanique devant les valeurs universitaires ou médiatiques aurait paru impensable du temps d'un Politzer. A ce titre, ce n'est pas la présence récurrente de Badiou dans *L'Humanité* au prétexte qu'il réhabilite « *l'hypothèse communiste* » qui pourrait nous décevoir, mais le fait que personne ne lui répond, lorsque, dans un pamphlet prétendument adressé à Sarkozy, celui-ci dresse du PC ou la CGT le sempiternel réquisitoire gauchiste. L'ombre portée de telle ou telle alliance électorale aujourd'hui sur les événements de 68 fait oublier l'aspect

conflictuel entre communistes et gauchistes. Prendre conscience de cet antagonisme fondamentale permet pourtant de structurer une action politique, comme l'atteste l'exemple de Lénine. L'oubli de son propre passé, voire, pour reprendre un terme de Domenico Losurdo, « l'autophobie » [Domenico Losurdo, *Fuir l'histoire. La révolution russe et chinoise aujourd'hui*, Coédition Delga – Le Temps des Cerises, 2007] systématique, ou tout simplement la cécité historique, ne peuvent que nuire à une formation.

### **De Mai à la crise**

Enfin, c'est certainement aujourd'hui où la séquence historique décrite par Clouscard se clôt que nous pouvons mieux la comprendre. Tout annonce, avec les prolongements de la crise financière, une volonté de reprise en main autoritaire. Le capitalisme a donc jeté son masque libertaire aux orties, et nous voyons aussi que l'idéologie libérale n'est pas forcément nécessaire à un capitalisme qui recourt à l'Etat lorsqu'il se sent menacé. Comprendre avec Clouscard le « libéralisme libertaire », c'est donc aussi appréhender aujourd'hui son aspect transitoire. Dès 1998, pour le trentenaire de Mai 68, Clouscard avait sans doute anticipé ce mouvement :

*« Le néo-fascisme sera l'ultime expression du libéralisme social libertaire, de l'ensemble qui commence en Mai 68. Sa spécificité tient dans cette formule : tout est permis, mais rien n'est possible. A la permissivité de l'abondance, de la croissance, des nouveaux modèles de consommation, succède l'interdit de la crise, de la pénurie, de la paupérisation absolue. Ces deux composantes historiques fusionnent dans les têtes, dans les esprits, créant ainsi les conditions subjectives du néo-fascisme. De Cohn-Bendit à Le Pen, la boucle est bouclée : voici venu le temps des frustrés revanchards. »* [Michel Clouscard, *Néo-fascisme et idéologie du désir*, Editions Delga, 2008, postface]

Mais cela signifie aussi que le théâtre d'ombres médiatique, la confrontation complice entre la droite et la gauche du libéralisme, n'a plus lieu d'être et doit céder la place au combat réel avec l'antithèse effective du pouvoir – la classe ouvrière et l'ensemble des travailleurs. La victoire du Non au référendum de 2005 sur la Constitution Européenne constitue une transgression collective authentique, loin des enfantillages de la vulgate dite « soixante-huitarde ». Dans l'ère des conflits qui s'annonce, l'œuvre de Michel Clouscard s'avère incontournable.

**Article paru dans La Pensée, n° 356, oct-dec 2008**

---